

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LA BELLE ESCLAVE

L'ESTOILE, CLAUDE

Comédie — 1643

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

ALPHONSE	97 répliques
Roi	52 répliques
CLARICE	47 répliques
HALY	46 répliques
LA REINE	30 répliques
FERNAND	30 répliques
SELIM	14 répliques

Personnages muets & suite : LE ROI D'ALGER

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	20
ACTE III	38
ACTE IV	52
ACTE V	68

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Alphonse, Fernand.

ALPHONSE

Ha ! Laisse-moi mourir.

FERNAND

Que moi-même je meure,
Si je souffre qu'ainsi vous avanciez votre heure :
Mais encore, Seigneur, qu'ai-je dit, pour vous voir
Tomber mort à mes pieds d'un coup de désespoir ? 5
Faut-il que la douleur triomphe d'un courage,
Qu'on a vu triompher dans ces champs de carnage ;
Où croissent pêle-mêle et cyprès, et Lauriers,
Qui dégouttent du sang des plus fameux guerriers ?
Vous avez grand sujet de crainte et de tristesse, 10
Mais se désespérer est marque de faiblesse ;
Agissez d'un esprit et plus fort et plus doux,
Donnez loisir au Ciel de travailler pour vous ;
Ses rayons éternels dissiperont la nue,
Par qui la vérité se cache à votre vue. 15

ALPHONSE

Ne viens-tu pas ici pour me la découvrir ?
Ne ferme plus ton coeur à qui tu dois l'ouvrir ;
N'est-il pas vrai, Fernand, que quelque main barbare
A massacré Clarice au milieu de Mégare ?
Et qu'enfin elle est morte en ce fameux séjour, 20
Où ses premiers regards ont salué le jour ?
Hélas ! Lorsqu'on donnait cette ville au pillage,
Qu'à l'envi les soldats la couvraient de carnage,
Qu'ils changeaient chaque rue en un fleuve de sang
Et qu'ils ne respectaient âge, sexe, ni rang ; 25
L'auraient-ils épargnée, et serait il possible
Que je pusse parer à ce coup si sensible ?
En la faisant mourir, ces Cruels ont tranché
Le noeud qui me tenait ici bas attaché ;
Elle est ensevelie en la perte commune ; 30
Mais malgré tes conseils je suivrai sa fortune.

FERNAND

Sa fortune, Seigneur, est encore à savoir.

ALPHONSE

Ha ! Je n'espère pas de jamais la revoir.

FERNAND

Il est vrai qu'à Mégare en vain je l'ai cherchée.

ALPHONSE

Courons donc au tombeau, c'est là qu'elle est cachée. 35

FERNAND

Ne précipitez point le cours de votre sort,
Attendez ...

ALPHONSE

Je n'attends que le coup de la mort.
Tant qu'un reste d'espoir a consolé mon âme,
Je me suis conservé, pour conserver la flamme 40
Dont j'ai caché l'éclat assez adroitement,
Pour être cru son frère, et non pas son amant.
Mais si toute espérance aujourd'hui m'est ravie,
En perdant ma maîtresse il faut perdre la vie ;
Et que sans différer les cendres du tombeau 45
De tous les feux d'amour étouffent le plus beau.

FERNAND

Pourquoi devant le temps s'affliger de la sorte ?
Mourrez-vous sans savoir si vraiment elle est morte ?
Sur des doutes enfin qui possible sont faux,
Devons-nous ressentir de véritables maux ? 50
Il peut être arrivé qu'une sanglante épée
D'une si belle vie ait la trame coupée ;
Mais en produirez-vous un témoin assuré ?
Le bien qu'on croit perdu n'est souvent qu'égaré ;
Qui sait si de la mort ce beau corps est la proie ? 55
On ne le trouve point, quelque soin qu'on emploie.
S'est-il avec son âme envolé dans les Cieux ?
Ou s'il est sur la terre invisible à nos yeux ?
Elle est peut-être au port à l'abri de l'orage,
Tandis qu'imprudemment vous courez au naufrage ; 60
Elle est encor vivante, et vous voulez mourir ;
Mais si vous périssez, on la verra périr.

Hé ! Quoi pourrait-on bien l'empêcher de vous suivre ?
Elle vous aime trop pour jamais vous survivre.

ALPHONSE

Puis-je de quelque espoir mes craintes adoucir ?

65

FERNAND

Son destin est douteux, il s'en faut éclaircir.

ALPHONSE

Depuis tantôt deux mois que Mégare est soumise,
Que malgré mes efforts des Barbares l'ont prise,
Et qu'enfin sans Clarice ils m'ont conduit ici,
Le corps couvert de coups, l'esprit plein de souci ;
Je tente tous moyens pour en avoir nouvelles ;
Mais puis-je en recevoir qui ne me soient mortelles ?

70

FERNAND

Le Ciel l'aura peut être assistée au besoin ;
Elle était son chef d'oeuvre, il en aura pris soin.

ALPHONSE

Le Ciel, qui m'est contraire, et se rit de mes larmes,
L'aurait-il bien soustraite à la fureur des armes ?
Avant ton arrivée en ce bord étranger,
En ces barbares lieux, en ces côtes d'Alger,
La rigueur de son sort ne m'était pas connue,
Et pour m'en éclaircir j'attendais ta venue :
Mais dès que je t'ai vu, ton geste et ta couleur
Ne m'ont que trop appris ce funeste malheur ;
Et je ne doute plus qu'une affreuse aventure

75

80

Du lieu de son berceau n'ait fait sa sépulture.

FERNAND

Seigneur, si j'en sais rien, que le Ciel en courroux 85
 Me fasse un ennemi d'un Prince comme vous ;
 J'arrive de Mégare, où loin d'avoir la vue
 D'une jeune Beauté de tant d'attraits pourvue,
 On ne voit plus qu'objets dont les yeux sont blessés,
 Qu'hommes et bâtiments pêle-mêle entassés ; 90
 Ce n'est plus qu'un chaos de matières sans formes,
 Où l'on a peint de sang mille crimes énormes ;
 Où même en la cherchant jusques parmi les morts,
 Mes mains ont remué des montagnes de corps.
 J'ai par votre ordre enfin avec assez d'adresse 95
 Visité ce séjour d'horreur et de tristesse ;
 Mais j'ai perdu mon temps, et j'en viens d'arriver,
 Pour vous dire qu'en vain on tâche à l'y trouver ;
 Elle est vivante ou morte ailleurs qu'en cette Ville,
 Qui par son grand débris étonne la Sicile ; 100
 Et qui n'a plus enfin fasse que d'un cercueil,
 Où de tous ses palais est enterré l'orgueil.

ALPHONSE

Qu'est-ce donc qu'en a fait le destin de la Guerre ?
 Est-elle dans la mer ? est-elle sur la terre ?
 Il venait un navire où peut-être flottait 105
 Le seul bien, cher Fernand, qu'au monde il me restait :
 Il était tout chargé des beautés les plus rares,
 Qui tombèrent jamais aux mains de ces Barbares.
 Mais un grand coup de vent contre un roc l'a poussé,
 Et le roc l'a soudain en pièces fracassé : 110
 Du glaive ou de la vague elle a senti l'injure,
 Et la terre ou la mer lui sert de sépulture.

FERNAND

Un danger est bien grand, si la vertu n'en sort,
Et parfois d'un écueil le Ciel lui fait un port.
Cachez doncques toujours avec beaucoup d'adresse, 115
Sous le doux nom de soeur cette belle maîtresse ;
Autrement ce secret se découvrant à tous,
Le Roi... mais il arrive.

SCÈNE II

Le Roi, Alphonse, Fernand.

LE ROI

Alphonse, approchez-vous,
Mais de quel nouveau mal le trop sensible outrage 120
Vous a depuis tantôt si changé de visage ?

ALPHONSE

Pardonnez, grand Monarque, à ma juste douleur,
Je viens d'être averti de mon dernier malheur ;
Il ne me restait plus dans ma Ville natale
Qu'une soeur, que j'aimais d'une ardeur sans égale ; 125
On ne l'y trouve plus, et c'est mon sentiment,
Que le sein de la mer lui sert de monument.

LE ROI

Il est vrai qu'un vaisseau d'esclaves nonpareilles,
Que mettait la Sicile au rang de ses merveilles,
A fait joug à l'orage, et qu'enfin les Nochers 130
N'ont su le garantir des bancs et des rochers :

Quelques-unes pourtant du péril sont sauvées ;
Et sont même déjà dans Alger arrivées.
Courez donc au Palais, et cherchez à loisir
Ce qui peut mettre fin à votre déplaisir :
De toutes ces Beautés qui malgré leurs tristesses,
De la terre et du ciel font briller les richesses,
Et des plus affligés charmeraient le souci,
Je ne veux réserver que celle que voici.

135

SCÈNE III

Le Roi, Alphonse, Clarice, Haly, Fernand.

ALPHONSE

Hé ! Celle que voici c'est ma soeur elle-même.

140

CLARICE

Que vois-je ? Est-ce mon frère ? Ha ! Ma joie est extrême ;
Mais n'est-il pas perdu ? L'aurais-je retrouvé ?

ALPHONSE

Hé ! Qui vous a sauvée ?

CLARICE

Hé ! Qui vous a sauvé ?

ALPHONSE

De mille biens, grand Roi, je vous suis redevable,
Mais dussai-je passer pour un homme insatiable,
Et qui semble vouloir lasser votre bonté,

145

Je demande ma soeur à votre Majesté.

LE ROI

Il n'est rien que de moi vous ne deviez attendre ;
Mais quant à votre coeur, pourrais-je vous la rendre ? 150
Des lettres de ma main m'ont engagé d'honneur
À la faire conduire en pompe au grand Seigneur ;
Il ne m'écrit jamais, qu'il ne me sollicite
D'envoyer au sérail quelque beauté d'élite ;
La pitié de vos pleurs ne m'en peut dispenser, 155
Et frustrer son espoir ce serait l'offenser.

CLARICE

Dieu ! Que viens-je d'entendre ? Ha ! Funeste nouvelle ;
Ha ! Mon frère.

ALPHONSE

Ha ! Ma soeur.

CLARICE

Ha ! Surprise mortelle ; 160
Nouveau coup de Fortune, et par qui ma vertu
Voit malgré ses efforts mon courage abattu.
À peine ma douleur, qui toute autre surpasse,
Me laisse assez de voix, pour vous demander grâce.

LE ROI

J'ai donné ma parole, et ce que j'ai promis 165
On me le voit tenir, même à mes ennemis.
Mais quoi donc ? Le sérail n'a-t-il pas des merveilles,
À ravir en tout temps les yeux et les oreilles ?

Des bois et des jardins, que le froid des hivers
 Ne dépouille jamais de leurs ombrages verts ? 170
 Le chant de mille oiseaux, le bruit de cent fontaines,
 Y seront aussitôt le charme de vos peines ;
 Et ce Roi qui peut tout ne vous y pourra voir,
 Sans vous jeter soudain ce glorieux mouchoir,
 Qui montre que l'amour allume dans son âme 175
 Les pressantes ardeurs d'une nouvelle flamme.

CLARICE

Combien d'autres beautés prises dans vos liens,
 Brillent-elles d'attraits plus charmants que les miens,
 Pour donner à son coeur une atteinte amoureuse ?
 Ha ! Je suis la moins belle, et la plus malheureuse. 180

LE ROI

Appelez-vous malheur l'honneur d'aller ravir
 Un Roi que tant de Rois font gloire de servir,
 En combattant pour lui du couchant à l'aurore ?

CLARICE

Appelez-vous honneur ce qui nous déshonore ?
 Et nous fait devenir par un crime odieux 185
 Le mépris de la terre, et la haine des cieux ?
 Ha ! Sire, cet honneur, est pire que la honte,
 Puisqu'il fait que de nous on ne tient plus de conte :
 Et s'il faut ou mourir, ou m'en voir couronner,
 Puissent mille bourreaux mes destins terminer : 190
 En moi la chasteté serait donc violée ?
 À d'infâmes plaisirs je serais immolée ?
 Il faudrait contenter un amour vicieux ?
 Il faudrait renier la foi de mes aïeux ?

Il faudrait perdre enfin et mon corps et mon âme,
Au milieu des ardeurs d'une impudique flamme ?
Si la crainte ou l'espoir m'y faisait consentir,
La terre s'ouvrirait afin de m'engloutir.

195

LE ROI

Certes je ne sais pas quelle nuit assez noire
Vous cache le chemin qui vous mène à la gloire ;
Vous serez adorée, et ce Prince indompté
Ne recevra des lois que de votre beauté.

200

CLARICE

Dieu, que cette beauté me sera cher vendue !
Et que j'aurais gagné, si je l'avais perdue !
Il faut que par un trait de générosité
J'immole mes attraits à ma pudicité,
Et qu'à l'effort des ans j'ôte enfin l'avantage
D'effacer les couleurs qui peignent mon visage.
Si je ne viens à bout de me défigurer
À force de gémir, à force de pleurer,
Ma main, ma propre main secondant ma tristesse,
Arrachera ces fleurs qui parent ma jeunesse ;
Tôt ou tard aussi bien cet éclat passera ;
Le temps me l'a donné, le temps me l'ôtera.

205

210

ALPHONSE

Monarque généreux, la pitié vous convie
À sauver de sa main ses beautés et sa vie.
Laissez-vous emporter au torrent de ses pleurs,
Ou noyez dans mon sang ma vie et mes douleurs.
Aussi bien désormais quel rang tiendrai-je au monde ?
Moi qui traîne une vie en malheurs si féconde ;

215

220

Qui ne possède pas même la liberté,
 À qui de tout bonheur tout espoir est ôté.
 Je ne suis plus qu'un poids inutile à la terre,
 Qu'un jouet de Fortune, un rebut de la Guerre,
 Qu'un malheureux esclave, à qui rien aujourd'hui
 Ne reste qu'une soeur qu'on sépare de lui. 225

LE ROI

Je sais qu'ayant cent fois triomphé des plus braves,
 Vous avez été mis au nombre des esclaves ;
 Mais à quoi se connaît votre captivité ?
 Vous êtes, peu s'en faut, en pleine liberté ; 230
 Et je vous ai laissé par honneur votre épée,
 Quoi que du sang des miens elle ait été trempée.
 Quel vainqueur cependant vous eut été si doux,
 Après avoir reçu tant d'outrages de vous ?
 Ayant osé vingt fois venir dans mes tranchées ; 235
 D'armes et de corps morts vous les avez jonchées :
 Et tout autre que moi vous aurait fait sentir,
 Que d'un bel acte même on se peut repentir.
 Ne vous plaignez donc plus de votre servitude,
 Alphonse, elle n'a rien de honteux ni de rude ; 240
 Et vous voir tant chéri d'un Roi tel que je suis,
 Devrait bien adoucir l'aigreur de vos ennuis.

ALPHONSE

Il est vrai que jamais vainqueur n'aura la gloire
 D'avoir su mieux que vous user de la victoire :
 Mais pour moi, grand Monarque, ayez moins de douceur, 245
 Et ne refusez pas quelque grâce à ma soeur ;
 Le plus clément des Rois est-il sourd à sa plainte ?

LE ROI

Qui n'en ressentirait quelque sorte d'atteinte ?
J'ai pitié de ses pleurs.

CLARICE

Hélas ! quelle raison 250
Vous fait donc à mon mal refuser guérison ?
Auriez-vous bien pour moi de ces pitiés cruelles,
Qui plaignent nos douleurs, et ne font rien pour elles ?
Leur donnent des soupirs, mais non pas du secours,
Et peuvent toutefois en arrêter le cours ? 255
Ne trompez point, grand Roi, l'attente que me donne
Votre bonté qui luit plus que votre couronne ;
Qui tire à soi les coeurs par de nouveaux appas,
Et fait plus de captifs que n'en fait votre bras.
Il n'est point d'affligés qu'enfin elle n'assiste. 260
Et nul d'auprès de vous ne s'en retourne triste ;
Puiserai-je du mal d'une source de bien ?
Et pour moi la Pitié n'obtiendra-t-elle rien ?
La générosité de votre âme est trop grande,
Pour ne m'accorder pas le bien que je demande ; 265
Et si pour mon malheur je m'en vois refuser,
C'est le Ciel, non pas vous, que j'en dois accuser ;
C'est le Ciel qui se plaît à me voir misérable,
Et qui seul à mes vœux vous rend inexorable.
Mais n'est-ce pas assez que le glaive en fureur 270
Ait fait de notre Vile un spectacle d'horreur ?
Renversé les Palais ? Désolé les Familles ?
Tué jusqu'aux enfants ? Enlevé tant de filles ?
Et qu'en un même jour la guerre m'ait ôté
Père, parents, amis, richesse, liberté ? 275
Hélas ! Ne rendez point mon destin plus funeste

Conservez mon honneur, c'est tout ce qui me reste.

LE ROI

J'en augmente l'éclat, je dissipe vos nuits,
Et l'espoir de régner doit calmer vos ennuis :
Vous avez tant d'appas, jeune et belle Princesse, 280
Que du maître des Rois vous deviendrez maîtresse ;
Il sera votre esclave, et peut-être qu'un jour
L'Hymen achèvera l'ouvrage de l'Amour.
Que ne devez-vous point attendre de ces charmes,
Dont l'éclat brille même au travers de vos larmes ? 285
Un Royaume est petit, pour enfermer l'espoir
De qui se fait aimer si tôt qu'il se fait voir.

CLARICE

L'espace d'un cercueil enclot mon espérance ;
À la porter plus haut je vois peu d'apparence,
Et je sais trop combien de la Captivité 290
On conte de degrés jusqu'à la Royauté.
Mais se peut-il jamais qu'un tel prodige avienne,
Que le Prince des Turcs épouse une chrétienne ?
Et dans Constantinople, au mépris de ses lois,
Face ensemble briller le Croissant et la Croix ? 295

LE ROI

Vous changerez de foi, pour avoir son Empire.

CLARICE

On me verra plutôt marcher droit au martyre,
Et plutôt me coucher, sans crainte des douleurs,
Sur des charbons ardents, ainsi que sur des fleurs.

LE ROI

Il est dans le sérail mille esprits de lumière, 300
Qui sauront dissiper votre erreur si grossière ;
Mais la Reine vous mande, et veut voir vos appas :
Belle esclave, allez donc la trouver de ce pas,
Et puis vous partirez, si les vents sont propices,
Pour aller au séjour de toutes les délices. 305

(Elle sort.)

CLARICE

Et puis je partirai pour aller à la mort :
Mais avant que j'en vienne à ce dernier effort,
J'arracherai la vie à qui prendra licence
De faire à mon honneur la moindre violence.
Oui, quand pour me contraindre à quelque lâcheté, 310
Je verrais devant moi le supplice apprêté,
Je ne respecterai sceptre ni diadème ;
J'ai vécu chastement, et je mourrai de même.

ALPHONSE

Hé ! Sire, à ce discours ne connaissez-vous point
Quel Excès de courage à sa vertu se joint ? 315
Ha ! Si le grand Seigneur se porte à la contraindre,
Il verra qu'une fille est quelquefois à craindre ;
Et pourra justement un jour vous reprocher,
Que vos présents sont beaux, mais qu'ils coûtent trop cher.

(Le Roi sort.)

LE ROI

Ne m'en parlez jamais, vous pourriez me déplaire, 320
Devenir importun, et même téméraire,
Je vous le dis encore pour la dernière fois,
J'en veux faire un présent au plus puissant des Rois.

ALPHONSE

Que ferai-je Fernand ?

FERNAND

La seconde prière 325
Recouvre quelquefois l'honneur de la première ;
Ne vous dégoûtez pas pour un premier rebut,
Et tirez tant de traits, que quelqu'un frappe au but.
Les Rois comme il leur plaît réglant notre fortune,
Sont semblables à Dieu, qui veut qu'on l'importune. 330

ALPHONSE

Accablé de douleur, désespéré, confus,
J'aurai la honte encor de souffrir un refus :
Mais l'état où je suis à tout me fait résoudre ;
Allons donc recevoir ce second coup de foudre.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Clarice, Haly.

HALY

Que faites-vous, Madame, hélas ! À quel dessein 335
De tant de rudes coups plomber un si beau sein ?
Vous outrager ainsi par un effort extrême,
C'est du tort qu'on vous fait vous venger sur vous-même.
Mais si vous ne cessez d'offenser vos appas,
Les fers, fussiez-vous Reine, arrêteront vos bras. 340
Je dois répondre au Roi d'un si charmant visage ;
Madame, plaignez-vous, mais sans vous faire outrage.

CLARICE

À qui faut-il me plaindre, ou demander secours ?
Les bontés de la Reine étaient mon seul recours ;
Mais vous-même avez vu comme en oyant ma plainte, 345
Il semblait que parfois elle frémit de crainte ;
Ma fortune l'effraie ; et de peur de me voir,
Au devant de ses yeux elle a mis un mouchoir.

HALY

Peut-être a-t-elle mis ce mouchoir sur sa vue,
Pour pleurer en secret la douleur qui vous tue.

350

CLARICE

Jugez donc de l'espoir qui reste à mes malheurs,
Si la Reine ne peut me donner que des pleurs.

HALY

D'un excès de pitié ses pleurs prennent naissance.

CLARICE

Non, non, j'ai vainement réclamé sa puissance ;
S'étendrait-elle bien jusqu'à me secourir ?
On pleure rarement le mal qu'on peut guérir :
Le mien est sans remède, et l'on se fait accroire
Qu'à me couvrir de honte on aura de la gloire.
C'en est fait, on s'en va me livrer malgré moi
À ce puissant Barbare, à ce superbe Roi,
Qui se fait appeler le dompteur des Provinces,
Le Seigneur des Seigneurs, et le Prince des Princes ;
Mais perdant contre moi le titre de vainqueur,
Quand il aurait le monde, il n'aurait pas mon coeur.

355

360

HALY

Ce discours montre un coeur plus grand que son Empire ;
Mais Alphonse paraît.

365

SCÈNE II

Alphonse, Clarice, Haly, Fernand.

CLARICE

Mais Alphonse soupire ;
Qui vous a si longtemps loin de moi retenu ?
Que vous a dit le Roi ? Qu'avez vous obtenu ?

ALPHONSE

Ha ! cruelle demande.

370

CLARICE

Ha ! Réponse trop claire.

ALPHONSE

Il faut mourir, ma soeur.

CLARICE

Hé bien, mourons, mon frère.

ALPHONSE

Un roc est plus ému par les vents et les flots,
Que le Roi par les cris, les pleurs, et les sanglots.

375

CLARICE

Puis-je à tant de rigueur faire encor résistance ?
La Fortune veut voir jusqu'où va ma constance ;
Son désir curieux sera bientôt content.

ALPHONSE

Que la Fortune montre un visage inconstant !
Il n'est rien si fragile, et j'en fais bien l'épreuve, 380
Puis qu'ainsi je vous perds dès que je vous retrouve :
Que l'espoir en mon coeur meurt sitôt qu'il est né,
Et qu'on m'ôte un trésor dès qu'on me l'a donné.

CLARICE

Il faut donc que je parte ?

ALPHONSE

Oui, sans nulle remise ; 385
Le vouloir détourner d'une telle entreprise,
C'est vouloir en son cours arrêter un torrent,
Éteindre en sa fureur un brasier dévorant,
Et surmonter enfin d'invincibles obstacles.

CLARICE

Pour moi je ne sais point faire tant de miracles, 390
Mais je sais bien mourir.

ALPHONSE

Que serait votre sort,
Si de votre vertu le prix était la mort ?

CLARICE

La Reine m'a promis de m'être favorable,
Mais je crains qu'elle prie un Prince inexorable. 395

FERNAND

Le Destin quelquefois se plaît à décevoir
La crainte des mortels, aussi bien que l'espoir ;
Je l'aperçois venir, et lis en son visage
De quelque bon succès un assuré présage.

SCÈNE III

La Reine, Alphonse, Clarice, Haly, Fernand.

ALPHONSE

Hé bien ! Madame, enfin faut-il vivre ou mourir ?

400

LA REINE

Avez-vous quelque mal qu'on ne puisse guérir ?
Le plus cruel de tous a déjà son remède.

ALPHONSE

Après tant de malheur que tant d'heur me succède,
Toute autre qu'une Reine aurait beau m'en jurer,
Avant que sur sa foi je m'en pusse assurer.
La raison me défend de croire ce miracle,
Mais de la vérité votre bouche est l'Oracle,
Et ne demande rien qu'avecque tant d'appas,
Qu'on ne peut l'écouter, et ne l'exaucer pas.

405

LA REINE

Je ne vous flatte point d'une fausse nouvelle,
Votre fortune change, et devient moins cruelle,
Ce superbe Palais d'où vous n'osiez partir,

410

N'est plus votre prison, vous en pouvez sortir,
Et croire qu'à ce point le Roi vous favorise,
Qu'il rompt tous vos liens, et vous rend la franchise. 415
Mais en vain votre soeur tâche de le fléchir,
Il ne m'a point donné d'espoir de l'affranchir ;
Et devant que la nuit ait sa course bornée,
Je crains qu'elle ne parte.

CLARICE

Ô dure destinée ! 420

ALPHONSE

Hélas ! Me sauverai-je alors que je la perds ?
Et pourrai-je être libre, et la voir dans les fers ?
Les siens plus que les miens me causent de martyre ;
J'ai deux maux à guérir, on me laisse le pire.

CLARICE

Le Roi n'est-il cruel que pour moi seulement ? 425

LA REINE

J'ai contre sa rigueur combattu vainement.

CLARICE

Vous aviez quelque chose à surmonter encore
De plus que sa rigueur.

LA REINE

Qu'est-ce donc ? Je l'ignore.

CLARICE

C'est mon malheur, Madame, il est grand, il est tel ; 430
Que le vaincre n'est pas l'ouvrage d'un mortel.
Vous avez combattu ce monstre épouvantable,
Et vous l'auriez dompté, s'il n'était indomptable :
Mais pourquoi par vos soins ne saurais-je éviter
Le gouffre d'infamie, où l'on va me jeter ? 435
Souffrez que loin d'ici sans bruit je sois conduite,
Et que je doive enfin mon honneur à ma fuite.
Ha ! Sauvez-moi, Madame, et me faites cacher
Dans le sein ténébreux de quelque affreux rocher.

LA REINE

Est-il contre les Rois des cavernes si sombres, 440
Qu'un seul de leurs regards n'en pénètre les ombres ?
Ils ont pour voir par tout un nombre infini d'yeux,
Et des bras assez longs, pour atteindre en tous lieux.
Par quel charme nouveau serait-il donc possible
De tromper tant d'Argus, sans se rendre invisible ? 445
Je ne puis à leurs soins vous cacher un moment,
Ni retarder l'effet de votre partement.

HALY

Il n'est plus désormais d'obstacle qui l'empêche,
À l'heure que je parle on écrit la dépêche,
Et des plus belles fleurs on s'en va couronner 450
La superbe galère où l'on doit la mener.

CLARICE

Ha ! Qu'elle soit plutôt de cyprés couronnée,
Cette infâme galère à ma mort destinée ;

Puisse-t-elle, en fendant les humides sillons,
Éprouver la fureur de mille tourbillons ;
Que les vents et les flots à sa perte s'irritent,
L'élèvent dans le Ciel, du Ciel la précipitent ;
Et tombant sur un roc qui la brise en morceaux,
Puisse-t'elle avec moi s'abîmer dans les eaux.

455

LA REINE

Le Ciel n'exauce point une injuste requête.

460

CLARICE

Le Ciel m'a conservée au fort de la tempête ;
Mais ne devais-je pas m'élancer dans les flots,
Plutôt que d'implorer l'aide des matelots ?
Ha ! Si je n'eusse été Princesse sans courage,
J'eusse alors pris mon temps, couru droit au naufrage,
Et montré qu'un grand coeur ayant bien combattu,
Fait gloire d'immoler sa vie à sa vertu.

465

ALPHONSE

Ô Ciel ! Si tu n'es sourd à de justes demandes,
Rends nos maux plus petits, ou nos forces plus grandes.

HALY

Tandis que vous pleurez, le temps passe, il est tard,
Et je dois travailler aux apprêts du départ.

470

ALPHONSE

Hé ! Du moins permettez qu'en ce malheur extrême,
Je prenne congé d'elle, ou plutôt de moi-même.

LA REINE

Nous vous en laisserons le funeste loisir,
Et donnerons des pleurs à votre déplaisir.
Haly, retirez-vous, sans les perdre de vue.

475

SCÈNE IV

Alphonse, Clarice, Fernand.

ALPHONSE

Ha ! Malheureux départ.

CLARICE

S'il vous blesse, il me tue,
Au prix de mon destin le vôtre est-il pas doux ?
Vous ne perdez que moi.

480

ALPHONSE

Qu'ai-je à perdre que vous ?

CLARICE

Je vous perds, et de plus, ô perte sans seconde !
Je perds ce qui vaut mieux que moi, que tout le monde,
Enfin je perds l'honneur.

ALPHONSE

Moi l'esprit et les sens ;
Mais qui résisterait aux douleurs que je sens ?
Quoi, perdre de la sorte une soeur adorable ?

485

CLARICE

Ha ! Nommez-la plutôt infâme et misérable,
Et dans l'état qu'elle est, au lieu de la louer,
Commencez déjà même à la désavouer.

490

ALPHONSE

Moi, je désavouerais un objet que j'adore ?

CLARICE

Ha ! Ne découvrez point un secret qu'on ignore,
Dieu ! Que dirait le Roi, s'il savait qui je suis ?
Redoublerait-il pas ma honte et mes ennuis ?
Et vous est-il si doux, qu'il vous serait sévère ?
Cachons-lui ma naissance, évitons sa colère,
Parlons bas.

495

ALPHONSE

À quoi plus déguiser notre coeur,
Sous ces noms empruntés et de frère et de soeur ?
Agissons franchement, il n'est plus temps de feindre,
Nous n'espérons plus rien, qu'avons-nous plus à craindre ?

500

CLARICE

Rien, si ce n'est de vivre, et de ne pouvoir pas
Racheter mon honneur au prix de mon trépas.
Mon frère... mais hélas ! Si vous m'étiez si proche,
Qui de ma honte un jour ne vous ferait reproche ?
C'est à vos déplaisirs quelque soulagement,
Que je ne vous sois soeur que de nom seulement.

505

ALPHONSE

La fussiez-vous d'effet, merveille de notre âge,
Vous ne m'êtes pas tant, et m'êtes davantage :
Le sang touche beaucoup, mais je fais assez voir, 510
Qu'Amour plus que Nature a sur nous de pouvoir ;
Les ennuis d'un amant passent bien ceux d'un frère,
La perte d'une soeur à porter est légère,
Celle d'une maîtresse accable de souci,
Et comme on vit pour elle, on meurt pour elle aussi. 515

CLARICE

Non, non, ne mourez point, rien ne vous y convie :
Mais en vous exhortant de garder votre vie,
Je sens bien que la mienne est prête à s'envoler,
Et je console enfin qui me doit consoler,
Est-il quelque malheur que le mien ne surmonte, 520
Puisqu'il faut que je meure, ou vive avecque honte ?

(Haly paraît.)

(Haly se retire.)

ALPHONSE

Ha ! Plutôt... Mais Haly vient-il pas m'emporter
L'espoir de tous les biens que je puis souhaiter ?
Hé de grâce, Seigneur, accordez-nous encore
Un moment à pleurer le mal qui nous dévore ; 525
N'éloignez pas si tôt le frère de la soeur ;
Il rentre, et ce barbare a beaucoup de douceur :
Mais quelle cruauté pourrait être endurcie,
Jusqu'à voir nos malheurs, sans en être adoucie ?
Hélas ! Que dois-je faire en si grand désespoir ? 530

CLARICE

Il faut vivre, m'aimer, et cesser de me voir :
Mais j'espère aux ennuis dont je suis affligée,
C'est par eux que déjà je suis toute changée,
Je ne me connais plus, et mes gémissements
Vont troubler du sérail tous les contentements ; 535
Enfin le grand Seigneur regardant mon visage,
Croira qu'on n'en a fait qu'une infidèle image ;
Me verra sans désir, et même avec dédain,
Et touché de mes pleurs m'éloignera soudain.

ALPHONSE

Dieu ! Que malgré vos pleurs il vous trouvera belle, 540
Il brûlera d'abord d'une ardeur criminelle,
Et s'il veut vous contraindre à le favoriser,
À ce torrent de feu quelle digue opposer ?

CLARICE

La Mort.

ALPHONSE

Ha, d'un grand coeur grande et chaste pensée ! 545

CLARICE

Celle qui sait mourir ne peut être forcée.

ALPHONSE

Ha ! Vous ne mourrez point, non, je vous tirerai
D'un si grand précipice, ou bien j'y périrai :
Oui, l'épée à la main j'irai sans nulle crainte,

Percer vos conducteurs d'une mortelle atteinte.

550

CLARICE

Les pourrez-vous choquer sans en être abattu ?
Le nombre aura bientôt accablé la vertu.

ALPHONSE

Combattant devant vous, votre seule présence
Me sera-t-elle pas un renfort de puissance ?
Pour combien de Guerriers contez-vous ces regards,
Dont vous m'animerez au milieu des hasards ?
Ha ! Je vous sauverai d'un si honteux naufrage.

555

CLARICE

Hé comment ? Sans la force à quoi sert le courage ?
Mais Haly s'en revient.

SCÈNE V

Alphonse, Clarice, Haly, Fernand.

ALPHONSE

Quoi, déjà nous quitter ?

560

HALY

Différer son malheur, ce n'est pas l'éviter :
Il faut partir Madame, et votre plainte est vaine.

CLARICE

Adieu mon frère, adieu, pour jamais on m'emmène ;
On m'arrache de vous sans aucune pitié.

ALPHONSE

On retranche de moi la plus belle moitié.

565

CLARICE

Il faut que je vous laisse.

ALPHONSE

Il faut donc que je meure.

CLARICE

Voici mon dernier jour.

ALPHONSE

Voici ma dernière heure.

CLARICE

Au moins pensez à moi.

570

ALPHONSE

Peut-on vous oublier ?
Peut-on rompre les noeuds qui nous ont su lier ?
C'est vouloir séparer le feu d'avec la flamme,
L'ombre d'avec le corps, et l'esprit d'avec l'âme,
Que vouloir séparer ma soeur d'avecque moi.

575

CLARICE

Prodige d'amitié, seul comparable à soi !
Encore un coup adieu, je ne puis plus rien dire :
Mais pourrais-je parler, à l'heure que j'expire ?

SCÈNE VI

Alphonse, Fernand.

ALPHONSE

Qu'un barbare, un tyran tienne esclave un objet
Dont tout le monde entier devrait être sujet ! 580
Que la Vertu soit mise entre les bras du vice ;
Ha Dieu ! Quelle aventure ; ha Dieu ! Quelle injustice.
De quelle foi l'Esprit se peut-il remparer,
Pour voir un tel désordre, et n'en point murmurer ?
Je pardonne à qui croit qu'en toute la Nature, 585
Il ne se trouve rien qui n'aille à l'aventure.
Que l'éternel auteur de la Terre et des Cieux,
Ne les daigne éclairer d'un regard de ses yeux,
Et que le Monde enfin n'est qu'un vaisseau qui flotte,
Et parmi les écueils voit dormir son pilote. 590
Mais, ô mon cher Fernand ! Viens tôt me seconder :
Pour sauver ce qu'on aime on doit tout hasarder.
Je vois bien le péril, mais je brûle d'envie,
Ou de l'en retirer, ou d'y laisser la vie ;
J'ai fait quelques amis, courons les amasser, 595
Sachons par quel endroit on la fera passer,
Et pressons de si près tous ceux qui la conduisent,
Qu'à nous l'abandonner nos armes les réduisent.

FERNAND

Mais quand bien aujourd'hui vos efforts plus qu'humains
Auront su la tirer de leurs barbares mains,
Où la cacherez-vous, qu'elle ne soit trouvée ?
Vous la perdrez soudain que vous l'aurez sauvée ;
Vous vous perdrez vous-mêmes, et perdrez vos amis,
Tel acte impunément ne s'est jamais commis.

600

ALPHONSE

Tu me refuses donc ? Ha ! C'est un témoignage
De peu d'affection, ou de peu de courage.

605

FERNAND

Allez où vous voudrez, et dussai-je y périr,
Les armes à la main on m'y verra courir.
Mais quel autre que moi vous osant faire escorte,
À l'ôter du péril vous prêterait main forte ?
Où sont ceux qui pour vous feront un si beau coup ?
Vous imaginez-vous d'en rencontrer beaucoup ?
Ne vous repaissez point d'un espoir chimérique,
La franchise n'est pas une vertu d'Afrique,
Les Mores pour tromper font jouer cent ressorts,
Et ne sont pas moins noirs de l'âme que du corps.
Ne vous y fiez pas, leur amitié fardée
Sur leur propre intérêt d'ordinaire est fondée ;
Et par l'espoir du gain foulant aux pieds leur foi,
Ils iront découvrir votre entreprise au Roi.

610

615

620

ALPHONSE

Que ferai-je ? Il faut donc... Mais quelle barbarie !

(À part.)

FERNAND

Comme en se promenant il entre en rêverie !
Et cherche en son esprit quelque effort généreux,
Pour retirer sa soeur d'un pas si dangereux.

ALPHONSE

Enfin, cher Confident, le Ciel même m'inspire 625
Un moyen d'arriver au bonheur où j'aspire,
Je cours faire un effort, pour obtenir du Roi
Que Clarice aujourd'hui ne parte point sans moi,
Que je sois du voyage, et soupire avec elle
Jusqu'à tant qu'elle arrive où son malheur l'appelle ; 630
Peut-être par mes pleurs le pourrai-je gagner ;
De son consentement j'irai l'accompagner,
Et si ton bras alors vaillamment me seconde,
J'espère de sauver tout ce que j'aime au monde.

FERNAND

Hé comment ? 635

ALPHONSE

Les forçats de ce vaisseau fatal,
Où se doit embarquer tout mon bien et mon mal,
Sont presque tous Chrétiens, sont de Sicile même,
Ils prêteront l'oreille à notre stratagème ;
Et nous n'en aurons pas détaché quelques-uns, 640
Qu'ils feront avec nous des efforts non communs.
Oui, leurs chaînes, Fernand, ne seront pas coupées,
Que nous voyant tirer nos tranchantes épées,

À terrasser leurs chefs ils nous seconderont,
Et de leurs propres fers ils les assommeront : 645
Après, nous aurons peu de coeur et d'industrie,
Si nous n'allons revoir notre chère patrie ;
Ce moyen est étrange, et te semble d'abord
Venir d'un insensé qui méprise la mort.
Mais n'est-ce pas ainsi qu'il faut que j'y procède ? 650
Il ne reste à mes maux que ce sanglant remède.

FERNAND

Mais...

ALPHONSE

Ha ! Ne me dis rien.

FERNAND

Nous y demeurerons,
Il y faudra mourir. 655

ALPHONSE

Hé bien, nous y mourrons.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Le Roi, La Reine.

LA REINE

Oui, se disant adieu tous deux versaient des larmes,
Qui de la rigueur même arracheraient les armes :
J'ai senti tous les traits dont ils étaient blessés ;
J'ai mêlé quelques pleurs à ceux qu'ils ont versés ;
Et d'un cuisant regret je sens mon âme atteinte
De n'avoir pu finir le sujet de leur plainte,
Ni dans votre pitié su rencontrer de quoi
M'acquitter dignement de ce que je leur dois.

660

LE ROI

Hé ! Que leur devez-vous ?

665

LA REINE

Leur dois-je pas mon frère ?
Alphonse pouvait perdre une tête si chère ;
Et l'ayant en ses mains, il n'a tenu qu'à lui
De me donner sujet d'un éternel ennui.

LE ROI

Je sais qu'à la première et sanglante sortie, 670
 Qu'il fit hors des remparts de sa ville investie,
 Votre frère avec lui disputant le laurier,
 Tomba sous les efforts de ce fameux guerrier,
 Qui respectant en lui mon royal diadème,
 Au lieu de l'achever le releva lui-même ; 675
 Qu'à le faire guérir ses soins il employa,
 Et qu'après sans rançon il nous le renvoya ;
 Mais dès que ma valeur justement animée,
 M'eut fait dans cette ville entrer à main armée,
 Ce que vous lui deviez lui fut-il pas rendu ? 680
 Ne le sauvai-je pas ? N'était-il pas perdu,
 Si voyant tout son corps n'être qu'une blessure,
 Je n'eusse fait agir et l'Art et la Nature ?
 Il a par un excès de générosité,
 À ce jeune héros rendu la liberté, 685
 La sienne était aux fers, je l'en ai dégagée ;
 De quoi lui pouvez-vous être encore obligée ?
 Mais le voici lui-même ; ô Dieu qu'il est changé !
 Se verra-t-il jamais esprit plus affligé ?

SCÈNE II

Le Roi, La Reine, Alphonse, Fernand.

ALPHONSE

Grand Roi, puisque mes vœux, mes soupirs, et mes larmes 690
 Pour obtenir ma Soeur sont de trop faibles armes,
 Et que votre dessein, qui me tient lieu de loi,
 Est qu'éternellement on l'éloigne de moi,
 Ne me refusez pas le funeste avantage,

Qu'au moins je l'accompagne en ce triste voyage,
Afin de la remettre, et de la consoler,
D'un malheur, dont ses pleurs ne cessent de parler.

695

LE ROI

A quoi vous servirait de partir avec Elle,
Qu'à rendre sa douleur encore plus cruelle ?
Laissez-la donc aller où la Gloire l'attend,
Et lu disant adieu, montrez vous plus constant.
Elle ne peut prétendre à plus haute fortune,
Et la vôtre bientôt ne sera pas commune :
Je vous aime, et des fruits de mon affection
Vous ferez un remède à votre affliction.

700

705

ALPHONSE

Rendez-vous le vainqueur de la terre et de l'onde,
Et me donnez, grand Roi, tous les trésors du monde ;
Avec tout ce qu'il a de gloire et de douceur,
Vous ne me donnez rien, si vous m'ôtez ma soeur.

LE ROI

Contez-vous donc pour rien le don de la franchise ?

710

ALPHONSE

Pour elle quelquefois les sceptres on méprise,
Et telle est sa valeur que les plus grands esprits
Ont fait voir que la vie était de moindre prix ;
J'ai longtemps contre vous la mienne défendue,
En l'estimant beaucoup je l'ai beaucoup vendue ;
Mais vous m'avez rendu ce trésor précieux,
Sans qui tous les plaisirs nous semblent ennuyeux ;

715

Et mon coeur n'aurait pas un seul souhait à faire,
 Si celle de ma soeur n'était plus tributaire.
 Mais pensez-vous m'ôter tout entier des liens, 720
 Si vos bontés, grand Roi, ne rompent tous les siens ?
 Vous y laissez de moi la meilleure partie,
 Mon coeur n'en peut sortir qu'elle n'en soit sortie ;
 Et ne voulant ainsi me guérir qu'à moitié
 Qu'est-ce prendre de moi qu'une faible pitié ? 725
 Vous coupez seulement un des bouts de ma chaîne,
 Vous soulagez le corps, laissant l'âme à la gêne ;
 Et cet heureux malheur fait qu'un pied sur le bord,
 Et l'autre dans la mer, je finirai mon sort.

LE ROI

À quelques sentiments que la Nature oblige, 730
 Se peut-il qu'une soeur jusques là vous afflige ?
 Quels transports sont pareils à ceux où je vous vois ?
 Puis-je avec liberté dire ce que j'en crois ?
 Rien ne ressemble mieux à l'amour qui nous presse,
 Pour les divins appas d'une jeune maîtresse, 735
 Que l'ardente amitié qu'Alphonse a pour sa soeur.

ALPHONSE

Hé ! Bien, Sire, il est vrai, je vous ouvre mon coeur,
 Ma maîtresse est Clarice, et Clarice est trop belle,
 Pour ne confesser pas que je brûle pour elle ;
 Et que depuis cinq ans mes vœux et mes travaux 740
 Disputent sa conquête à cent fameux rivaux ;
 L'amour ayant enfin conclu notre hyménée,
 Allait en célébrer l'agréable journée,
 Et nous joindre elle et moi de ce lien si fort,
 Qu'il ne se rompt jamais, si ce n'est par la mort ; 745
 Ce n'étaient plus que jeux, que musique et que danse :

Mais, ô faibles projets de l'humaine prudence !
La Guerre est arrivée, et l'orage a détruit,
Ce qu'un printemps de fleurs nous promettait de fruit.
Voyant doncque Mégare à deux doigts de sa perte, 750
Déjà par le canon en mille endroits ouverte,
Nous convînmes tous deux de nous nommer ainsi,
Afin que si le sort nous conduisait ici,
Nous pussions nous parler avec plus de franchise,
Si quelque liberté nous en était permise. 755
De plus, nous avons crû que votre Majesté
La traiterait peut-être avec indignité,
Si ces noms supposez et de soeur et de frère
Ne vous cachaient qu'Alcandre avait été son père.
Alcandre qui jamais n'eut d'esprit ni de mains, 760
Que pour les employer contre les Africains ;
Mais puisque c'en est fait, et qu'il faut qu'à cette heure
La Tombe ou le sérail lui serve de demeure,
Je vous dis de quel lieu cette merveille sort,
À dessein de sauver son honneur par sa mort. 765
Vengez-vous, vengez-vous du père sur la fille,
Et par elle achevez de perdre la famille.

LE ROI

Il est vrai que ce Prince a porté sans raison,
Une mortelle haine à toute ma maison ;
Mais quand si fièrement un si grand chef d'armée 770
S'en vint pour secourir votre ville affamée,
Par moi-même ses jours se virent terminer,
Et je veux à sa mort ma vengeance borner ;
Sa fille est innocente, il était seul coupable,
Et ne m'aurait pas fait une grâce semblable. 775
Mais me laissant tromper aux clartés d'un faux jour,
Comment pour l'amitié prenais-je ainsi l'amour ?

LA REINE

Ha ! Seigneur, à ce coup est-il quelque justice
Qui puisse séparer Alphonse de Clarice ?
Si les liens du sang sont par tout révéérés, 780
Les liens de l'amour doivent être adorés.
C'est par eux que le Ciel s'unit avec la terre,
Qui les rompt sans sujet doit craindre le tonnerre.
Mais le tonnerre encor est doux pour les rigueurs,
Qui séparent deux corps dont l'amour joint les coeurs. 785

LE ROI

Je n'en mentirai point, je plains leur aventure,
Et j'offense à regret une flamme si pure ;
Je respecte l'amour, et leur désunion
Passe pour barbarie en mon opinion ;
Cependant ç'en est fait, me pourrais-je dédire, 790
De donner au sultan, dont je tiens mon Empire,
Cette beauté parfaite et de corps et d'esprit,
Quand je m'y suis moi-même engagé par écrit ?

LA REINE

Mais avez-vous enclos son portrait dans la lettre ?
En liberté, Seigneur, vous pouvez la remettre. 795
Il ne la connaît point, et quelque autre beauté
Pourra vous rendre quitte envers sa majesté.
Mais n'est-ce point trop peu que d'une seule esclave,
Pour les jeunes désirs d'un monarque si brave ?
Faites, faites, Seigneur, quelque chose aujourd'hui, 800
Qui soit ensemble digne, et de vous, et de lui :
Remplissez son sérail de toutes vos captives ;
Leur teint est éclatant des couleurs les plus vives,
Il n'est rien de si rare, il n'est rien de si beau,

Et ce don paraîtra magnifique et nouveau.
Mais mandez lui qu'au lieu d'une de ces merveilles,
Qui brillent a l'envi de lumières pareilles,
Vous lui faites présent de toutes à la fois,
Ayant eu quelque peur de vous tromper au choix.

805

LE ROI

Mais...

810

LA REINE

Quoi, sur ce sujet votre esprit délibère ?
Lui donnerez-vous pas beaucoup plus qu'il n'espère ?

ALPHONSE

Grand Roi, suivez l'avis d'une Divinité.

LA REINE

Ha ! Je vois bien qu'Alphonse émeut votre bonté ;
Vos yeux sont à parler plus prompts que votre bouche,
Et me disent déjà que sa douleur vous touche :
Mais, pouvez-vous, Seigneur, si vraiment vous m'aimez,
Être de glace au feu dont ils sont allumés ?
Et rompre sans pitié ces beaux liens de flammes,
Qui font si doucement l'union de leurs âmes ?
Ha ! Vous n'eûtes jamais sentiment amoureux,
Si d'un amour si saint vous violez les noeuds.
On y doit moins toucher qu'à ceux des hyménées,
Que forme dans le Ciel la main des destinées ;
Accordez-donc leur grâce à mes justes souhaits,
Et mon frère verra tous les siens satisfaits :
Il n'a jamais en vain vos bontés réclamées ;

815

820

825

Et s'il n'était encor à revoir vos armées,
Il s'en viendrait pour eux vous prier à genoux
Par ce sang qu'à Mégare il a versé pour vous.
Alphonse l'a comblé de faveurs sans mesure ;
Vous les pouvez pourtant payer avec usure.

830

LE ROI

Vous me rendez confus, vos charmes, vos raisons
Peuvent servir de clefs à toutes les prisons ;
Vous le voulez, Madame, hé bien, je la délivre.

835

ALPHONSE

Elle est morte, autant vaut, vous la ferez revivre ;
Mais je cours, ou plutôt je vole l'avertir
Que d'un si grand péril vous l'avez fait sortir.

(La Reine sort.)

LA REINE

Je crains dans le bonheur que le Ciel vous envoie,
Qu'en la voyant trop tôt vous ne mouriez de joie ;
Modérez donc un peu ces violents désirs,
Pour revoir sans danger l'objet de vos plaisirs ;
Quelqu'autre l'instruira de tout ce qui se passe,
Et cependant au Roi vous pourrez rendre grâce.

840

ALPHONSE

Déjà de tant de biens vous m'avez su combler,
Que ce dernier tout seul suffit pour m'accabler ;
Mais ayant soutenu le siège de Mégare,
Me pouvais-je promettre une faveur si rare ?

845

Me récompensez-vous au lieu de me punir,
De quoi vingt mois entiers j'ai bien osé tenir ? 850
Et se peut-il enfin qu'un effort téméraire
Attire votre estime, et non votre colère ?
Ce miracle m'étonne, et la postérité
Le tiendra quelque jour pour un conte inventé.
Qui ne sait cependant qu'à grands coups de tonnerre 855
Ayant jeté nos murs et nos peuples par terre,
Vous avez fait chercher en ces lieux pleins d'horreur,
Où m'avait emporté ce torrent de fureur,
Et que m'ayant trouvé tout sanglant sur la poudre,
Tout noir et tout brisé de cent éclats de foudre, 860
Couché parmi les morts, froid et défiguré,
Par vos soins généreux on m'en a retiré ;
Et qu'abaissant pour moi votre grandeur suprême,
Vous avez bien daigné me visiter vous-même ;
Et me donner des pleurs, qui semblaient réserver 865
À ceux dont mon épée a les jours achevés ;
Qui donc vous fut jamais plus que moi redevable ?
Serai-je pas contraint de mourir insolvable ?
Certes, quoi que je fasse, il est visible à tous,
Que rien ne peut jamais m'acquitter envers vous. 870

LE ROI

Alphonse en me louant m'apprend bien que la gloire
Est le fruit le plus doux qu'apporte la Victoire ;
Ce qui m'a fait pourtant si puissamment armer,
N'est point un vain désir de me faire estimer,
D'agrandir ma fortune, et la voir enrichie 875
Par le fameux débris de quelque monarchie ;
Je fuis l'ambition, ce monstre factieux,
Qui, s'il avait la Terre, échellerait les Cieux,
Qui ne saurait souffrir, ni compagnon, ni maître,

Qui jamais ne vieillit, et ne cesse de croître ; 880
 Aussi ne m'a-t'on vu sur la terre et les eaux
 Mettre un nombre infini d'hommes et de vaisseaux,
 Que pour tirer raison de votre injuste Prince,
 Qui nouveau conquérant envahit ma Province ;
 Et m'a déjà surpris des villes et des forts, 885
 Où sa main a couvert la campagne de morts.
 Il n'est rien de pareil aux peines qu'il se donne,
 À dessein d'entasser couronne sur couronne ;
 Mais je trouve la mienne assez lourde à porter,
 Sans y vouloir encor des brillants ajouter ; 890
 Et si j'ai mis à sac sa ville capitale,
 C'est afin qu'à l'affront la vengeance s'égale,
 Et que nous le forcions d'éteindre le flambeau,
 Dont la guerre conduit nos peuples au tombeau.
 Un sceptre sans la Paix vaut moins qu'une houlette ; 895
 Elle est l'unique bien qu'au monde je souhaite ;
 Mais qui vous jette, Alphonse, au trouble où je vous vois ?

ALPHONSE

Je frissonne de crainte, et je ne sais pourquoi ;
 Mais que le juste Ciel rende vain le présage,
 Qui fait trembler mon coeur, et pâlir mon visage. 900
 Haly tout effrayé vers vous dresse ses pas,
 Qu'a-t'il fait de Clarice ? Il ne l'amène pas.

SCÈNE III

Le Roi, Alphonse, Haly, Fernand.

HALY

Sire, je suis coupable, et j'apporte ma tête ;

Au supplice mortel la voici toute prête.
Clarice était un bien qu'il fallait conserver ;
Mais pouvais-je prévoir ce qui vient d'arriver ?

905

ALPHONSE

Dieu ! Je tremble d'effroi.

HALY

Furieuse, insensée,
D'une haute fenêtre elle s'est élancée
Au milieu d'un abîme, où la rage des flots,
Aboyant aux rochers fait peur aux matelots,
Et ce mot de sa main vous rendra manifeste
La cause d'une mort si prompte et si funeste.

910

ALPHONSE

Hélas !

LE ROI

Votre malheur ne peut être assez plaint ;
Mais lisons ce billet, où son sort est dépeint.

915

ALPHONSE

Ha ! Je m'en doutais bien qu'elle aurait le courage
D'éviter par la mort un infâme servage ;
Voilà son écriture, il n'en faut plus douter.

LE ROI

Dans un trouble si grand deviez-vous la quitter ?
Vous l'aviez en vos mains, trouvez-la morte ou vive,

920

Mais je crains que bientôt Alphonse ne la suive :
Fernand prenez-en soin, il est au désespoir,
Et dans ce triste état je ne saurais le voir.

SCÈNE IV

Alphonse, Fernand.

ALPHONSE

Elle a donc de ses jours terminé la carrière, 925
Et les flots ont éteint mon unique lumière :
J'avais pour la sauver fait un heureux effort,
Et cette infortunée a fait naufrage au port ?
Dois je vivre un moment après cette aventure ?
Allons où tôt ou tard nous conduit la Nature, 930
Et rendons lui ce corps qu'elle nous a donné,
Ce corps qui porte un coeur à tous maux destiné.

FERNAND

Armez-vous de constance.

ALPHONSE

Ha ! Conseil qui me tue,
À quoi sert de s'armer, quand la plaie est reçue ? 935

FERNAND

Quiconque est animé d'une haute vertu,
Se relève aussitôt qu'il se trouve abattu ;
Fait force à la Nature, et d'un courage extrême,
Sait vaincre son vainqueur, s'étant vaincu soi-même.

ALPHONSE

Aussi me veux-je vaincre, en me faisant mourir.

940

FERNAND

Quoi, pour aller au port au naufrage courir ?

Pleurer, si ce remède à vos maux est utile,

Mais épargnez des jours si chers à la Sicile.

ALPHONSE

Crois-tu donc que je sois de ces lâches amants,

Qui font ouïr partout de vains gémissements ;

945

Et n'osant par la mort terminer leurs tristesses,

La honte sur le front survivent leurs maîtresses ?

La mienne a bien montré par ce coup généreux,

Quel chemin mène au port les amants malheureux.

J'irai la retrouver, moi qui suis de ce nombre,

950

Et joindrai pour jamais mon ombre avec son ombre.

FERNAND

Faire contre vous-même un effort inhumain !

Mourez, s'il faut mourir, mais non de votre main ;

Imitez votre Père ; et comme ce grand Prince,

Qui versa tant de fois son sang pour la Province ;

955

Mourez sur une brèche, et qu'un coup de canon

Fasse voler au ciel votre âme, et votre nom.

ALPHONSE

Plût au Ciel que mon nom fut encore à connaître,

Que jamais aux combats on ne m'eut vu paraître,

Et que le désespoir, qui va borner mes jours,

960

N'eut pas si tôt des siens précipité le cours.
Encore si sa mort eût été naturelle,
Les exemples rendraient ma douleur moins cruelle.
Les objets les plus beaux ont le plus court destin,
Et nous voyons des fleurs ne durer qu'un matin :
Mais elle a prévenu le coup des destinées,
Éteignant le beau feu de ses jeunes années,
Et donnant aux poissons un corps à dévorer,
Que sans idolâtrie on pouvait adorer.

965

FERNAND

Cette belle insensée a mis fin à sa vie,
Ignorant le bonheur dont elle était suivie.

970

ALPHONSE

Ô tragique ignorance ! Et qui fait qu'au moment
Qu'on la tire des fers, elle entre au monument ;
Mais, c'est trop, malheureux, demeurer dans le monde ;
Va donc la retrouver aux abîmes de l'onde,
Et fais par ton trépas ton amour éclater.

975

FERNAND

Suivons-le promptement, il pourrait s'y jeter.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Alphonse, Fernand.

FERNAND

Où dois-je encore aller ? Prenons un peu d'haleine,
Mon coeur tout haletant ne respire qu'à peine ;
Mais je pense qu'aussi ce bois n'a point de lieux, 980
Où ne se soient portés, ou mes pieds, ou mes yeux ;
C'est fait d'un si grand Prince, une rage insensée
De ses malheureux jours a la fin avancée ;
La douleur l'a vaincu, les destins ont permis
Qu'elle seule ait plus fait que tous ses ennemis. 985
Mais le Ciel qui prend soin des vertus de la terre,
L'a-t'il donc garanti des fureurs de la guerre,
De tant d'hommes armés et de flamme et de fer,
Pour le donner en proie aux monstres de la mer ?
Il n'est plus sur la terre, une même tourmente 990
A jeté dans les flots et l'amant et l'amante :
Ô perte que mes yeux ne sauraient trop pleurer !
Et que jamais aussi je ne puis réparer.
Mais que vois-je, hé ! Mon Prince, est-ce vous ou votre ombre ?
N'avez-vous point des morts accru le triste nombre, 995
Et suivi dans les flots ce qui vous fut si cher ?

ALPHONSE

Ce n'est plus dans les flots que je la dois chercher,
Cette beauté naissante est encor sur la terre,
Et qui me la retient est digne du tonnerre,
Mais sache que le Ciel de tant d'astres ne luit, 1000
Que pour mieux éclairer les crimes de la nuit ;
Et que ceux de Haly, couverts de tant de voiles,
Viennent de m'apparaître aux clartés des étoiles.
Oui, ces feux éternels m'ont retiré d'erreur,
Et rempli tous les sens de merveille et d'horreur ; 1005
Mais doit-on s'étonner de sa noire pratique ?
Il se voit tous les jours des monstres en Afrique.

FERNAND

Haly retient Clarice, Haly trompe son Roi,
Vole un dépôt illustre, et commis à sa foi !

ALPHONSE

Cet Astre de mon coeur roule encor sa carrière, 1010
Et j'en viens d'entrevoir la brillante lumière ;
Ne me demande point en quel lieu, ni comment ;
À peine ai-je loisir de parler un moment.
La Reine est à savoir cette étrange imposture,
Et je cours lui conter quelle est mon aventure : 1015
Mais vois-je pas le traître ? Il faut...

FERNAND

Tout beau, Seigneur,
Ménagez prudemment un si rare bonheur :
Suivez votre dessein.

SCÈNE II

Haly, Selim.

HALY

D'où vient donc sa furie ? 1020
Est-ce à moi qu'il en veut ? Sait-il ma tromperie ?
Pour en tirer raison voulait-il m'aborder ?
Je ne sais là-dessus que me persuader.
Mais, ô nouvel objet qui redouble ma peine !
Selim, mon cher Selim, qui si tôt te ramène ? 1025
Qui te rend si tremblant, et te trouble si fort
Tu sembles interdit, et presque à demi mort.
Sommes-nous découverts ?

SELIM

Ha ! J'en ai quelque doute :
Mais gardons qu'en ce lieu quelqu'un ne nous écoute. 1030

HALY

Qui peut m'avoir trahi ? Nul ne sait mon amour.

SELIM

Les astres de la nuit ont mis le crime au jour.

HALY

Ce discours est obscur, et j'en attends la suite ;
Mais Clarice en lieu sûr n'est-elle pas conduite ?

SELIM

Non.

1035

HALY

Commandes-tu pas à ces petits vaisseaux,
Qui sont prêts à toute heure à voguer sur les eaux ?
Tu pouvais bien commettre à la foi de Neptune,
La Beauté dont dépend ma vie, et ma fortune.

SELIM

De votre appartement vous n'étiez pas sorti,
Que j'en suis en cachette avec elle parti ;
Mais par quelques sentiers connus de peu de monde,
Comme je la menais pour l'embarquer sur l'onde,
J'ai de loin entrevu parmi l'obscurité
Le port noirci de peuple, et brillant de clarté ;
Différents sons de voix ont frappé mon ouïe,
L'éclat de cent flambeaux à ma vue éblouie ;
Et la peur de me voir surpris et reconnu
De passer plus avant m'a soudain retenu ;
J'ai ramené Clarice.

1040

1045

1050

HALY

Ainsi ce grand courage,
Qui n'aime que le sang, le meurtre, et le carnage,
Et n'a pour me servir jamais rien redouté,
A rebroussé chemin, et s'est épouvanté ;
Mais nos sens sont trompeurs, et peut-être la crainte,
Qui souvent pour l'effet nous fait prendre la feinte,
T'a déçu, cher Selim, en cette occasion.

1055

SELIM

Non, non, ce que j'ai vu n'est point illusion,
Non, c'était tout un peuple accouru sur la rive,
Pour y chercher le corps de la belle captive.

1060

HALY

Ô fâcheuse recherche ! Ô comble de malheur !
Je mourrai de deux morts, de crainte, et de douleur.

SELIM

Ce n'est pas encor tout ; mais je crains de vous dire
Un second accident, qui me semble bien pire.

HALY

À m'ouvrir le tombeau n'as-tu pas commencé ?
Achève ton ouvrage, il est bien avancé.

1065

SELIM

D'un pied mal assuré revenant avec elle,
Et tremblant à tous coups d'une crainte mortelle,
J'ai passé par des lieux où je ne pense pas
Qu'on imprime jamais la trace d'aucun pas ;
Cependant je ne sais par quel coup de fortune,
J'ai vu de loin Alphonse aux clartés de la Lune,
Qui faisant à longs traits les ombres retirer,
S'est levée à l'instant comme pour m'éclairer.

1070

HALY

Ne te trompes-tu point ?

1075

SELIM

Non, c'était lui sans doute,
Il courait où jamais ne fut chemin ni route,
Il passait où jamais personne n'a passé,
Et dans le bois enfin marchait en insensé :
Mais étant déjà près de la porte secrète,
J'ai fait avec prudence une prompte retraite.

1080

HALY

L'a-t'il vue avec toi ?

SELIM

Je n'en puis rien savoir ;
Mais l'amour, quoi qu'on die, a des yeux à tout voir.

HALY

Ha ! Sans doute il l'a vue, et transporté de rage,
Tantôt sans un des siens il m'eût fait quelque outrage ;
Pour s'ôter de ses mains il a fait un effort,
Et ses yeux m'ont parlé de vengeance et de mort.
Ha ! malheureuse vue ; ha ! Fatale aventure ;
Mais courons droit au Roi confesser l'imposture,
Nous n'y saurions aller d'un pied trop diligent,
Il est juste, il est vrai, mais il est indulgent.

1085

1090

SELIM

Ô ! Que pour un grand coeur ce mouvement est lâche.
Hé ! quoi donc, de vous perdre avez-vous pris à tâche ?
Quoi, vous-même exposer votre artifice au jour ?
Pour qui passerez-vous après ce lâche tour ?

1095

Pour un homme imprudent, faible, simple, infidèle,
À qui la moindre peur renverse la cervelle ;

Et qui, loin de cacher sa honte avecque soin,

Lui-même contre lui va servir de témoin.

1100

Qui jamais est venu révéler son offense ?

Doit-on pas la nier ? En prendre la défense ?

Qui confesse la sienne a peu de jugement,

Faillir et s'accuser, c'est pêcher doublement.

Certes trahir son maître est aux lois faire injure,

1105

Mais se trahir soi-même est blesser la Nature ;

Non, non, il faut porter la ruse jusqu'au bout.

HALY

Pour suivre tes conseils j'exécuterai tout :

Mais, si chez moi Clarice est encore cachée,

Doutes-tu que bientôt elle n'y soit cherchée ?

1110

Il me semble déjà d'y voir comme un torrent,

Une foule de peuple entrer en murmurant ;

Et s'il faut qu'une fois on découvre la ruse,

L'excès de mon amour n'en sera pas l'excuse.

SELIM

Faisons-donc sous l'effort d'une mortelle main

1115

Tomber plutôt Clarice aujourd'hui que demain ;

Et pour cacher à tous ce meurtre profitable,

Changeons secrètement en Histoire la Fable ;

Jetons-la dans la mer.

HALY

Quoi, la faire mourir ?

1120

SELIM

Vous pouvez-vous sauver, sans la faire périr ?
Toute l'eau que la mer enferme en son abîme,
Ne pourrait pas suffire à laver votre crime.
À la vie, à l'honneur préférez-vous l'amour ?

HALY

Non, mais je l'aime trop pour la priver du jour : 1125
Depuis que j'ai le soin d'une chose si belle,
Mes yeux incessamment sont attachés sur elle :
Je l'aime, je l'adore, et tu veux cependant
La tuer, ou plutôt me perdre en la perdant.

SELIM

De qui ne sera point votre amour condamnée ? 1130
Sitôt que dans ces lieux vos soins l'ont amenée,
N'avez-vous pas appris que ses attraits charmants
L'avaient fait destiner au Roi des Ottomans ?
À l'instant votre feu devait devenir glace,
Et l'amour au respect abandonner la place. 1135
Vous n'avez pas pourtant laissé de l'adorer ;
De nourrir un serpent qui vous va dévorer ;
Et d'oser feindre encor une mort effroyable,
Pour faire un vol secret de ce monstre agréable :
Mais puisqu'un accident qu'on ne pouvait prévoir 1140
A découvert la ruse, et trahi votre espoir,
Sa mort à votre vie est un mal nécessaire,
Et sans plus consulter il vous en faut défaire.
Je déplore son sort, que je m'en vais finir ;
Mais il faut jeter bas ce qu'on ne peut tenir ; 1145
Causer la mort d'autrui, pour éviter la nôtre,
Et faire un crime enfin pour en cacher un autre,

J'immolerai sa vie à notre sûreté ;
Cependant de ce pas voyez sa majesté,
Sans qu'espoir de pardon, ni crainte de supplice, 1150
Vous fassent confesser un si grand artifice.
Pour feindre, n'épargnez ni serments ni sanglots ;
Et trouvez s'il se peut des larmes à propos.
Qui dissimule bien n'a pas peu de science,
Et rien n'est plus semblable à la même innocence, 1155
Qu'est semblable le crime étant bien déguisé.
Mais je cours accomplir le dessein proposé,
Mettre fin à sa vie, et la jeter dans l'onde
Pour mieux cacher sa mort aux yeux de tout le monde.
Ainsi chez vous Alphonse en vain la cherchera, 1160
Ainsi sans vous convaincre il vous accusera,
Et passera partout pour homme à rêverie.

HALY

Puis-je bien me résoudre à cette barbarie ?
Cher Selim...

SELIM

Taisons-nous, le Roi s'en vient ici, 1165
Je vous quitte.

SCÈNE III

Le Roi, Alphonse, Haly, Fernand.

(Le Roi et Alphonse entrent sur le Theatre par deux costez differents.)

HALY

Ô malheur ! Alphonse arrive aussi,
Et je vois dans ses yeux mon crime, et mon supplice ;
Feignons bien toutefois.

ALPHONSE

Sire, Sire, justice ;
Clarice n'est point morte, et le traître Haly
Tient ce jeune soleil dans l'ombre enseveli.

1170

HALY

Moi !

ALPHONSE

Vous.

LE ROI

Seriez-vous homme à nous en faire accroire ?
On débite souvent la Fable pour l'Histoire ;
Et la langue a tué force gens que je vois
Se porter aussi bien, et que vous, et que moi.
Est-elle morte enfin ailleurs qu'en votre bouche ?

1175

HALY

Ô Dieu ! Que ce discours sensiblement me touche.

1180

LE ROI

Faire de l'étonné par cent gestes divers,
Se reculer ainsi, regarder de travers,

Lever les yeux au Ciel, joindre les mains ensemble,
Jurer qu'à votre foi nulle autre ne ressemble,
Et que nous avons tort de nous en défier,
Sont de faibles moyens pour vous justifier.

1185

HALY

Les propos médisants, dont ma foi l'on outrage,
Au lieu de l'obscurcir, la font voir davantage ;
Et les ombres ainsi peintes dans un tableau
En relèvent l'éclat, et le rendent plus beau :
Mais de sa propre main sa mort même est signée.

1190

ALPHONSE

Elle n'a point pourtant fini sa destinée.

LE ROI

Éclaircissez-nous donc quelles ombres, quels corps
Vous ont dit que le sien n'est point au rang des morts ?

ALPHONSE

La Lune en se levant sur ce petit bois sombre,
M'a fait voir ce beau corps, qui passe pour une ombre,
Et dont la feinte mort a bien eu le pouvoir
De me livrer aux mains d'un affreux désespoir,
Croyant que dans les flots Clarice était périée,
J'y courais transporté d'une aveugle furie ;
Quand frappé tout à coup d'un éclat nonpareil,
J'ai vu durant la nuit éclairer mon Soleil ;
Ô nouvelle aventure ! ô rare découverte !
J'ai trouvé mon salut, en courant à ma perte ;
J'ai rencontré la vie, allant chercher la mort,

1195

1200

1205

Et le naufrage enfin m'a jeté dans le port.

LE ROI

Vous avez vu Clarice ?

ALPHONSE

Oui, Sire, je l'ai vue,
À la taille, à l'habit je l'ai bien reconnue,
Et j'ai pour la sauver couru l'épée au poing ; 1210
Mais, hélas ! Mon malheur m'en avait mis trop loin.
D'un homme seulement la Belle était conduite,
Je ne sais s'il m'a vu, mais il a pris la fuite ;
Est rentré chez Haly par un petit détour,
Et m'a fait éclipser ce jeune astre d'amour. 1215
Que suis-je devenu ? La fureur qui m'emporte
M'en a voulu cent fois faire enfoncer la porte,
Pour laver dans le sang l'énorme trahison,
Qui la retient aux fers d'une étroite prison.
Mais, hélas ! Tout à coup une peur frémissante, 1220
Qu'on allât à ce bruit égorger l'innocente,
Ou la faire évader par quelque lieu secret,
D'enragé que j'étais m'a fait être discret.

LE ROI

Quelle histoire, bon Dieu, la Reine la sait-elle ?

ALPHONSE

Je viens de lui conter cette étrange nouvelle ; 1225
Et son commandement à vos pieds m'a porté,
Pour demander justice à votre Majesté.
Mais quelle impatience en mes veines s'allume ?

Le désir de la voir me brûle, et me consume ;
Souffrez donc que des fers je l'aille dégager, 1230
Son honneur et ses jours chez lui courent danger :
Mais s'il faut pour s'y rendre employer un quart d'heure
Quel espoir gardera qu'en chemin je ne meure ?

LE ROI

Garde, suivez Alphonse, allez y de ma part,
Et cherchez-y partout, avant qu'il soit plus tard ; 1235
Vous, Haly, demeurez.

SCÈNE IV

Le Roi, Haly.

HALY

Que cet affront me pique !
Mais sur les visions de ce mélancolique,
Se défier de moi ? Visiter ma maison,
Et me charger enfin de cette trahison ? 1240
Ha ! Je suis tout couvert d'illustres cicatrices,
Où le fer et le plomb ont marqué mes services.
Quoi ! Traiter de la sorte un homme de mon rang,
Qui tant de fois pour vous a répandu son sang ?
A si fidèlement agi dans votre armée, 1245
Et fait voler pour vous si loin la Renommée ?
Ce traitement me tue, et me témoigne assez,
Qu'on oublie aisément les services passés ;
De ceux que j'ai rendus on ne tient plus de compte,
Et j'ai couvert d'honneur qui me couvre de honte. 1250
Mais pardon, je m'échappe, et la discrétion
Ne peut plus retenir ma juste affliction ;

Je sais bien cependant, quoi qu'un Roi puisse faire,
Qu'un sujet comme moi doit souffrir, et se taire.

LE ROI

Quoi, vous me reprochez de m'avoir secondé, 1255
Aux périls où cent fois je me suis hasardé ?
Quand vous m'auriez gagné des provinces entières,
Défait mes ennemis, reculé mes frontières,
Et partout l'Univers fait ma gloire voler,
Avecque plus d'orgueil pourriez-vous me parler ? 1260
De mes palmes vos mains n'ont guère accru le nombre,
Et vous en recueillez et du fruit et de l'ombre ;
À des charges d'éclat vous êtes parvenu,
Si vous m'avez servi, je vous ai reconnu ;
Et de vos actions cette reconnaissance, 1265
Se doit nommer faveur, et non pas récompense.
Un sujet doit servir de son bras, de son bien ;
Il doit tout à son Roi, son Roi ne lui doit rien,
Et vous faites à tort dans votre fantaisie
Passer votre devoir pour une courtoisie. 1270

HALY

Doit-on pas récompense à qui fait son devoir ?
J'ai toujours fait le mien, et vous l'avez pu voir.
Toutes mes actions enfin sont légitimes,
Et ce n'est que de nom que je connais les crimes ;
Cependant on m'accuse, et vous me soupçonnez ; 1275
Mais j'en appellerai, si vous me condamnez.

LE ROI

Vous en appellerez ? Hé ! Dans quelle province ?
À qui peut un sujet appeler de son prince ?

HALY

À celui qui des Rois juge en dernier ressort ;
Dieu connaît de ma cause ou le droit ou le tort ;
Je l'ai mise en ses mains, qui lancent le tonnerre ;
Il l'oït plaider au Ciel, il l'oït plaider en terre ;
Il est juge équitable, et j'espère aujourd'hui,
La perdant devant vous, la gagner devant lui.

1280

LE ROI

Enfin si l'on vous croit, une douleur amère
Fait qu'Alphonse n'est plus qu'un esprit à chimère,
Qui voit ce qui n'est pas, et prend le plus souvent
Pour un solide corps, un corps d'air et de vent.

1285

HALY

Qui ne sait le pouvoir de la mélancolie,
Qui tient profondément son âme ensevelie ?
Quiconque comme lui s'en trouve travaillé,
Parfois parle tout seul, rêve tout éveillé,
Et selon les vapeurs qu'à la tête elle envoie,
Il croit voir des objets de tristesse ou de joie.

1290

LE ROI

Aurait-il vu Clarice en esprit seulement ?

1295

HALY

Se peut-il que jamais il la voie autrement ?

LE ROI

Si sans elle il revient, à tort il vous accuse ;

Mais s'il l'amène aussi, vous n'avez point d'excuse :
Votre sort est douteux, et bientôt son retour
Vous doit rendre l'honneur, ou vous ôter le jour.

1300

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Alphonse, Fernand.

ALPHONSE

Ha ! Je l'y cherche en vain, on l'en a retirée,
Et je la tiens déjà morte ou déshonorée ;
Le traître ayant ravi ce qu'elle a de plus cher,
Sous le couteau mortel la fera trébucher ;
Ô Ciel ! À ce penser ma crainte se redouble, 1305
Et comme tout mon sang tout mon esprit se trouble ;
Je frémis tout ensemble et de rage et d'horreur,
Ma patience cède, et se tourne en fureur ;
Mais à la retrouver devais-je tant attendre ?
Où l'on trouve son bien, doit-on pas le reprendre ? 1310
Dieu ! Que n'ai-je suivi mon premier mouvement ?
Que n'ai-je entré de force en son appartement ?
Et fait pour recouvrer ce miracle de charmes,
Couler autant de sang que je verse de larmes ?
Me pouvait-il jamais rien de pis advenir, 1315
Que de la perdre alors que je la crois tenir ?
Aveugle Dêité, qui du monde dispose,
Fortune, qui te plais à changer toutes choses,
Et des plus doux plaisirs laissant un goût amer,
As ton flux et reflux aussi bien que la mer ; 1320

Tu m'as ôté Clarice, et tu me l'as rendue,
Je la retrouve enfin, quand je la crois perdue :
Mais l'ayant retrouvée, aussitôt je la perds,
Et tombe en un moment du Ciel dans les Enfers.

FERNAND

Tenez-vous de vos sens le rapport bien fidèle ?
Était-ce elle, Seigneur ?

1325

ALPHONSE

Comment, si c'était elle ?
Ne connaîtrais-je pas ce que j'aime le mieux,
Ce qui seul est la joie et le jour de mes yeux ?

FERNAND

Si tout oeil est trompeur, vous fiez-vous au vôtre ?
Vous pourriez bien pour elle en avoir pris une autre.

1330

ALPHONSE

Prendre une autre pour elle, à qui rien n'est pareil ?
De tant d'astres aucun n'est semblable au soleil ;
Je l'ai vue en effet, et non point en idée ;
Et cette heureuse vue a ma fin retardée :
Ne me traite donc plus comme un esprit blessé ;
Et tiens-moi malheureux, mais non pas insensé.

1335

FERNAND

A quel sujet Haly feindrait-il qu'elle est morte ?
Oserait-il au Roi mentir de cette sorte ?
Et s'il n'était fidèle, aurait-il cet honneur,
De garder des dépôts vouez au grand Seigneur ?

1340

De loger au Palais, d'en être capitaine ?
À vous croire, Seigneur, je n'ai pas peu de peine.
Mais qui donc l'a contrainte à signer de sa main,
Que l'honneur l'a portée à cet acte inhumain ?
Si mourir dans les flots n'eut été son envie,
Plutôt que de l'écrire elle eut perdu la vie,
Sachant que ce billet vous venant de sa part,
Vous eut percé le sein de cent coups de poignard.

1345

ALPHONSE

Que pour moi ce billet est un profond mystère !
Dans ce noir labyrinthe aucun jour ne m'éclaire,
Je ne vois point de fil pour nous en délivrer,
Et ce que j'ai perdu ne se peut recouvrer.

1350

FERNAND

Le Roi s'en vient ici.

ALPHONSE

Que lui pourrai-je dire ?
Je crains que devant lui de honte je n'expire.

1355

SCÈNE II

Le Roi, Alphonse, Haly, Fernand.

LE ROI

Qui de vous deux enfin trouverai-je Imposteur ?

ALPHONSE

Celui qui vous dit vrai va passer pour menteur,
Et celui qui vous ment sera cru véritable ;
Le coupable innocent, et l'innocent coupable ;
Mais que mon dernier jour arrive à son couchant,
Si je n'ai vu Clarice entrer chez ce méchant,
Et si cet imposteur, cet esprit de finesse,
Afin de l'en ôter n'a fait un coup d'adresse.

1360

HALY

Qui sur tous ces discours peut asseoir jugement ?
Il est tantôt son frère, et tantôt son amant ;
Il jure que chez moi je la tiens enchaînée,
Il ne l'y trouve pas, je l'en ai détournée ;
Ainsi divers endroits la cachent à ses yeux,
Comme si même corps pouvait être en deux lieux.
Sire, sa calomnie enfin n'a plus de voile,
Elle éclate à vos yeux, il est pris en sa toile,
Il croyait me convaincre, il m'a justifié,
Et doit à mon honneur être sacrifié.

1365
1370

ALPHONSE

La vérité, grand Roi, mal aisément se trouve,
Mais au sort du combat remettez en la preuve ;
Et le Ciel n'étant pas moins juste que puissant,
Fera choir le coupable aux pieds de l'Innocent.

1375

LE ROI

Dans le champ des combats la Fortune préside,
Et se plaît à défendre une action perfide ;
La cause la meilleure en ce lieu peu nous sert,

1380

La mauvaise s'y gagne, et la bonne s'y perd.
Un aveugle hasard y couronne le crime,
Une injuste victoire y paraît légitime ;
Et la décision d'un soupçon important,
Ne se doit pas remettre à ce sort inconstant.

1385

ALPHONSE

À quoi donc recourir, pour vous faire connaître
La fourbe d'un esprit si menteur et si traître ?
Qui la rendra visible à votre oeil comme au mien,
Et me fera raison du voleur de mon bien ?

1390

HALY

Ha ! Sire, c'est trop dit, et cette calomnie
Ne doit pas un moment demeurer impunie.
Mais un sacré respect fait que je me contrains ;
Les lieux où sont les Rois nous doivent être saints ;
Et n'était que du mien le Palais m'est un Temple,
Aux faux accusateurs il servirait d'exemple.
Il blesse mon honneur de mots injurieux,
Et de mélancolique il devient furieux.
Mais suis-je raisonnable alors que je me pique
Des injures qu'à tort me dit un frénétique ?
Je me ris de le voir parler sans jugement,
Et souffrir sa folie est faire sagement.

1395

1400

ALPHONSE

De quel trait ce discours a mon âme frappée !
Me traiter de la sorte ? Ha ! Sire, mon épée,
N'était le seul respect de votre Majesté,
Irait jusqu'en son coeur chercher la vérité,
Et pourrait la contraindre à sortir par sa bouche.

1405

LE ROI

Alphonse, je pardonne à l'ennui qui vous touche,
Et qui par un fantôme ayant trompé vos sens,
Vous fait en criminels traiter les innocents. 1410
On feint, ce dites-vous, le trépas de Clarice :
Et comme la douleur vous mène au précipice,
Le Ciel même, à pitié se laissant émouvoir,
Allume des flambeaux pour vous la faire voir.
Certes cet accident est purement céleste, 1415
Et quiconque le croit a de la foi de reste.

ALPHONSE

Céleste ou naturel, l'éclat de ces flambeaux
M'a fait voir qu'elle était ailleurs que dans les eaux.
Mais doutez-vous, grand Roi, de cette providence,
Qui pour faire venir le crime en évidence, 1420
Attache quelques fois des lumières aux Cieux,
Qui de l'aveugle même illuminent les yeux ?

HALY

Le Ciel vous a sauvé d'une étrange manière,
Au point que vous couriez à votre heure dernière ;
Mais pour vous secourir en cette extrémité, 1425
Dieu devait un miracle à votre piété.

ALPHONSE

Et plus d'un coup de foudre à votre tromperie.
Mais la Reine s'avance.

SCÈNE III

Le Roi, La Reine, Alphonse, Haly.

LE ROI

Étrange rêverie !

Le croiriez-vous, Madame, à moins que de le voir,

1430

Qu'un amant jusques-là se laissât décevoir ?

LA REINE

Alphonse est-il muet ?

ALPHONSE

Hé ! Que puis-je répondre,

Quand tout ce que je dis ne sert qu'à me confondre,

Et que mille sanglots sortant tous à la fois,

1435

Ferment comme à l'envi le passage à ma voix.

HALY

Au défaut de sa voix, ses pleurs vous rendent compte,

D'une recherche vaine, et qui tourne à sa honte.

LA REINE

Mais où donc la trouver ? Il n'est lieu dans les flots,

Que n'ait déjà sondé le plomb des matelots.

1440

HALY

Elle n'est point ailleurs, mais la chambre écartée,

D'où cette malheureuse en la mer s'est jetée,

Répond sur un abîme entouré de rochers,

Qui font pâlir d'effroi les plus hardis nochers ;
 Là, l'aigu sifflement des vagues mugissantes,
 Les fait prendre de loin pour des voix gémissantes ;
 Et d'énormes poissons de carnage affamés,
 Engloutissent les corps qui s'y sont abîmés,
 Quelque monstre marin peut l'avoir dévorée.

1445

LA REINE

Et votre coeur aussi peut l'avoir désirée.
 Mais pour la bien chercher en votre appartement,
 A-t-on où vous savez guidé ce jeune amant ?
 Vous changez de couleur, la rougeur du visage
 Est du trouble de l'âme un brillant témoignage.
 La trouverait-il point, s'il y portait ses pas ?

1450

1455

LE ROI

Ô Ciel ! Cet infidèle épris de ses appas,
 L'aurait-il bien cachée en ces grottes secrètes,
 Qui sous ce grand Palais autrefois furent faites,
 Pour y tenir aux fers ceux dont quelque attentat
 Avait osé troubler le calme de l'État ?

1460

HALY

Moi, j'aurais, aveuglé d'amour illégitime,
 Enfermé l'innocence en la prison du crime,
 Confondu la lumière avec l'obscurité,
 Et caché sous la terre un trésor de beauté ?
 Ha ! Si j'ai fait descendre en cette grotte obscure
 L'objet le plus brillant qu'ait produit la Nature,
 Que moi-même enchaîné de cent liens de fer
 Je sois précipité dans ce nouvel Enfer ;
 Et si dans l'onde enfin elle n'a rendu l'âme,

1465

Que je la puisse rendre au milieu de la flamme.

1470

LE ROI

Hé bien, vous l'y rendrez, si vous le méritez.

HALY

Mon innocence est claire, et si vous en doutez...

LA REINE

Connaissez vous Selim ?

HALY

Je le dois bien connaître ;
Je l'ai fait ce qu'il est, et suis encor son maître.

1475

LA REINE

Et si ce serviteur, si zélé, si discret,
Nous avait révélé cet important secret ?

HALY

Quel secret ?

LA REINE

Que par vous l'innocente captive,
Dans cet antre s'est vue enterrer toute vive :
Mais s'il vous accusait d'un crime encor plus grand ?

1480

HALY

De tout ce que j'ai fait je l'appelle à garant ;

Il sait mon innocence, et dans tout votre Empire,
Nul ne sait mieux que lui s'empêcher de médire.

LA REINE

C'est parler dignement d'un homme qui vous perd.

1485

HALY

Lui, perdre un innocent !

LA REINE

Il a tout découvert,
Et montré de quel fil est la sanglante toile,
Que vos mains ourdissaient, pour nous servir de voile.

HALY

À cet énigme obscur quel sens faut-il donner ?
Je suis fort peu savant en l'art de deviner.

1490

LA REINE

Mais vous l'êtes beaucoup en celui de mal-faire,
Et de dissimuler un acte sanguinaire.
Emporté par la peur d'un juste châtiment,
N'avez-vous pas, cruel, consenti lâchement,
Que Selim, ce brutal, fit mourir cette belle,
Dans ce gouffre où préside une nuit éternelle ?
Il a su, le perfide, en secret y passer,
Et fume encor du sang qu'il y vient de verser.

1495

ALPHONSE

Le Ciel durant ce meurtre était-il sans tonnerre ?

1500

Mais cherchons l'assassin au centre de la terre ;
Il a d'un bras sanglant pour jamais abattu
Le Temple, où la Beauté servait à la Vertu.
Mais toi seul en es cause, et tu mourras barbare.

LA REINE

Ô Dieu ! Que faites-vous ? Votre raison s'égare ;
Oser tirer l'épée en présence du Roi !

1505

ALPHONSE

Ce traître oser encor paraître devant moi !
Ha ! Si vos Majestés ne me rendent justice,
Je serai le bourreau des bourreaux de Clarice ;
Quel Buzire en rigueur n'ont-ils point surpassé ?
Tous deux fument encor du sang qu'ils ont versé,
Et ce sang est sorti des blessures mortelles,
Dont ils ont tout couvert la merveille des belles ;
Et ce sang est sorti de mon coeur, non du sien,
Puisqu'elle en avait fait échange avec le mien ;
Mais soit-elle en des lieux où se forme la peste,
Soit-elle en un séjour encore plus funeste,
Soit-elle dans l'Enfer, si l'Enfer peut avoir
Un Ange le plus beau que le Ciel fasse voir ;
Ne me refusez point, souffrez que j'y descende,
Et des derniers devoirs les honneurs je lui rende ;
Je fermerai ses yeux, qui seuls luisaient aux miens,
Et faisaient d'un regard ou mes maux ou mes biens ;
Je fermerai sa bouche à nulle autre semblable,
Qui fut de mes destins l'Oracle véritable,
Et j'ensevelirai d'une tremblante main,
Ce corps, qui paraissait plus céleste qu'humain.
Après souffrez, grand Roi, qu'au tombeau je la porte,
Et m'enterre tout vif auprès de cette morte :

1510

1515

1520

1525

Mais la Parque s'apprête à terminer mon sort,
Je vivais en sa vie, et je meurs en sa mort.

1530

LE ROI

Sa mort sera vengée ; oui tu mourras perfide,
Qui mérites le nom de l'amant homicide,
Pour avoir fait tuer l'objet de ton amour.

LA REINE

Je vous aurais plutôt mis cette Histoire au jour,
N'était que mon esprit tâchait par artifice,
À forcer ce menteur d'avouer sa malice :
Écoutez donc, Seigneur, un tragique accident,
Qui du courroux céleste est un signe évident,
Capable d'effrayer cette aveugle impudence,
Qui nous dépeint là haut un Dieu sans providence,
Un Dieu qui des mortels ne daignant s'offenser,
Ne prend soin de punir, ni de récompenser,
Et qui les bras croisés laisse aux causes secondes
La conduite des Cieux, des terres, ou des ondes.
Quand Alphonse tantôt m'a dit sa vision,
Je l'ai prise d'abord pour une illusion :
Mais de quelques transports qu'il eut l'âme comblée,
Voyant que sa raison n'en était point troublée,
Que Clarice était belle à pouvoir tout charmer,
Que Haly n'était pas incapable d'aimer,
Et que l'endroit du bois, où sitôt à sa vue
Ce Prince m'assurait qu'elle était disparue,
Menait sous ce Palais dans cet antre écarté,
Quels soupçons n'ai-je pris de sa fidélité ?
Certes il m'est d'abord tombé dans la pensée,
Que peut-être d'amour la sienne était blessée,
Qu'il adorait Clarice, et cachait à nos yeux,

1535

1540

1545

1550

1555

Dans ces lieux souterrains un chef d'oeuvre des Cieux :
Aussitôt désirant d'éclaircir tous mes doutes, 1560
J'ai fait à petit bruit par de secrètes routes,
Descendre là-dedans quelques hommes armés,
Et d'autres qui tenaient des flambeaux allumés :
Mais comme apercevant ce miracle du monde,
Ils couraient pour l'ôter de la grotte profonde, 1565
Selim s'approchait d'elle, et sans un prompt secours,
Ou la corde, ou le fer eût terminé ses jours.

ALPHONSE

Quoi, n'est-elle pas morte ? Ô preuve nonpareille
Que sur les innocents l'éternel toujours veille :
Mais croirai-je un miracle, à moins que de le voir ? 1570

LA REINE

À peine celui-ci se peut-il concevoir ;
Il a voulu fuir, en les voyant paraître ;
Mais au même moment ils ont saisi le traître,
Qui craignant de mourir par la main d'un bourreau,
Par la sienne est tombé sanglant sur le carreau ; 1575
S'est laissé dans le corps la dague meurtrière,
S'est débattu longtemps, en mordant la poussière,
A maudit son destin, injurié les Cieux,
Et ce grand criminel est mort en furieux.

LE ROI

Donc Celui qui voit tout, et rend à tous justice, 1580
A sauvé la Vertu des embûches du vice !
Donc le sang du coupable a le fer arrosé,
Que contre l'innocente il avait aiguisé :
Un méchant, dont la rage à ce point est venue,

Ne fait rien de meilleur qu'à l'heure qu'il se tue :
Mais avant que mourir n'a-t-il rien confessé ?

1585

LA REINE

S'étant lui-même ainsi mortellement blessé ;
Je périr, a-t'il dit, mais Haly, mon cher maître,
Quelque belle à tes yeux que Clarice puisse être,
Devais-tu pas d'abord, te voyant découvert,
Immoler ton amour, perdant ce qui te perd ?
J'ai demeuré longtemps à pouvoir t'y résoudre,
Et cependant sur moi j'oyais gronder la foudre ;
Enfin elle est tombée, et ton retardement,
Comme à moi te prépare un sanglant monument.
Là cessant de conter cette effroyable Histoire,
Que pour ces nouveautés on aura peine à croire,
Il a voulu tirer le poignard de son flanc,
Mais l'âme en est soudain sortie avec le sang.

1590

1595

LE ROI

Se verra-t-il jamais d'aventure semblable ?

1600

LA REINE

Pensez-vous que Haly la tienne véritable ?
On ne lui peut sans crime aucun crime imposer.
Mais paraissez, Clarice, et venez l'accuser.

SCÈNE IV

Le Roi, La Reine, Alphonse, Clarice, Haly, Fernand.

ALPHONSE

Ô Ciel ! C'est elle-même.

HALY

Est-ce un charme ? Est-ce un songe ?

1605

LA REINE

Êtes-vous à ce coup convaincu de mensonge ?
Voyez-la de plus près, la connaissez-vous bien ?
Vous changez de visage, et ne répondez rien.

LE ROI

Le silence vaut mieux que tout ce que peut dire
Ce fourbe, à qui l'Enfer ses mensonges inspire.

1610

HALY

Hé Sire !

(On mène Haly en prison.)

LE ROI

Qu'on le traîne au fonds d'une prison,
Qui combatte d'horreur avec sa trahison,
Et que publiquement la main de la Justice,
À son crime nouveau donne un nouveau supplice :
Qui ne se venge point a le coeur abattu,

1615

Et qui pardonne au vice offense la vertu.

CLARICE

Roi, le meilleur des Rois, la meilleure des Reines
Vous a fait à la fin briser toutes mes chaînes ;
Et changer pour jamais mes douleurs en plaisirs, 1620
Qui passent de bien loin l'espoir de mes désirs :
Mais si votre bonté proche de la divine,
Ne veut qu'à tant de fleurs il se mêle une épine,
Sauvez qui m'a sauvée, épargnez-le, ô grand Roi !
S'il est vrai que sans lui ce serait fait de moi. 1625

LE ROI

Quel dédale est ceci ! Ses détours sont sans nombre,
Et la nuit où j'étais a redoublé son ombre :
Haly vous a sauvée !

CLARICE

Oui Sire, il est ainsi,
Et bientôt sur ce point vous serez éclairci. 1630
À moi-même le Ciel m'ayant abandonnée,
Pour avoir murmuré contre ma destinée,
J'ai voulu, sans respect pour la foi que je tiens,
En me précipitant rompre tous mes liens ;
Mais comme ayant à force une fenêtre ouverte, 1635
Je m'allais élancer à ma dernière perte ;
Il m'en a retenue, arrivant par bonheur,
Au point que j'immolais ma vie à mon honneur.

LE ROI

Pour perdre votre honneur il sauvait votre vie,

Mais d'où vient ce billet ? Contentez mon envie ;
Vous l'a-t'il fait tracer cet infidèle esprit ?

1640

CLARICE

Avant qu'il arrivât, ma main l'avait écrit,
Pour le justifier d'un trépas si funeste ;

LE ROI

Ô ! De votre bonté preuve trop manifeste !
Mais qu'il a bien par là caché sa trahison !
Qui n'eut dans cette coupe avalé le poison !

1645

ALPHONSE

Un mensonge amoureux est faute bien légère,
Quoi que je sois amant, je me suis nommé frère ;
Et si tous les menteurs étaient punis de mort,
Il faudrait me résoudre à voir finir mon sort.

1650

LE ROI

Si je lui pardonnais, je serais peu sensible.

ALPHONSE

Est-il crime d'amour qui ne soit rémissible ?

LE ROI

Le sien mériterait un supplice éternel.

LA REINE

N'êtes-vous pas clément plus qu'il n'est criminel ?

Votre bonté, Seigneur, sa malice surpasse.

1655

LE ROI

Puisque les offensés me demandent sa grâce,
Qu'il vive, et qu'à jamais ces deux jeunes amants
Soient libres, et comblés de tous contentements.

CLARICE

Quel bonheur arrivant contre toute apparence,
Pouvait de tant de biens me donner espérance ?
Ô clémence adorable !

1660

ALPHONSE

Ô Prince généreux !
Qui de votre vertu ne serait amoureux ?